

David Lecomte  
**Le Temple**



Nouvelle

Éditions  
Fleur Sauvage

**David Lecomte**

# **Le Temple**

Éditions Fleur Sauvage

Un pays de l'Otan, en toute fin de vingtième siècle.

Le Franc partait en retraite pour laisser place au jeune Euro. Des demeurés rétrogrades scandaient « mort aux pédés » face aux bienfaits du PACS. Le traité d'Amsterdam entrait en vigueur, tel un vaisseau fantôme dans un port utopique. Les journaux ne manquaient pas de boulot.

Samuel Rosa, lui aussi, avait de quoi s'affairer. Un job à l'usine, prenant. Trois gosses à gérer, une épouse déboussolée. Il serait devenu fou s'il n'avait eu cet amour des livres. Sa bibliothèque occupait le sous-sol entier. Les étagères usées croulaient sous le poids des écrits. Tous les genres littéraires y étaient représentés, mais la bande dessinée dominait l'ensemble. Les amoureux du neuvième art y auraient croisé d'authentiques trésors. Ultime refuge d'une maison de cris, d'un havre de pleurs, c'était un royaume pourtant interdit. Personne n'avait le droit d'approcher les précieux ouvrages.

Rosa... Rosa Rosa née Dumézil, épouse illettrée et tyrannique, régnait sur le reste de la maison. Traqueuse de poussière, de tâches de gras, elle stérilisait et aseptisait les moindres recoins de son antre infecte, là où nul enfant ne pouvait s'épanouir. Johann, sept ans, préférait la rue. Jouer au foot entre les voitures, dire des gros mots avec ses copains, finir champion du lâcher de glaviot. Lucie, six ans, collée à son doudou, toujours cloîtrée dans sa chambre, s'évadait en dessinant les formes abstraites d'un pays lointain. Et Julien, douze ans. Julien le bâtard, le fils à maman. Né d'une erreur, lui-même erreur. Le cœur en pleurs mais les yeux secs. Julien, qui se glissait dans le sous-sol, tel un explorateur qui pénétrait un temple, bravant la malédiction... Ivre de trésors, de mots cachés, d'images merveilleuses.

L'enfant savait qu'il risquait gros. Comment oublier cette soirée

où son beau-père, rentrant du boulot, usé jusqu'aux nerfs, avait mis la main sur son demi-frère, froissant les pages jaunâtres d'un vieux Spirou ? La double gifle avait été si puissante que le marmot en avait eu la lèvre ouverte. La mère aussi avait morflé, mais elle ne manqua pas de le faire payer, à tous ses gosses. Sa frénésie du nettoyage les avait obligés, pendant toute une semaine, à manger dehors, de sorte à ce qu'aucune miette ne vienne obscurcir la limpidité des sols. Cela aurait pu être drôle, mais l'affaire s'était déroulée en plein hiver. La petite Lucie, transie par le froid, avait faillit y laisser sa vie. Samuel Rosa avait toutefois repris les choses en main, l'année suivante avait semblé plus douce.

Ce n'était donc pas sans impudence que Julien avait glissé un livre sous sa chemise. Une aventure de Tintin, celle avec des Incas. La première partie lui avait tellement plu...



Allongé sur son lit, l'enfant se délectait de l'aventure péruvienne, parcourant la moindre case, la moindre ligne avec attention. Julien voyageait, comme jamais. Mais sa joie fut vite troublée par les cris de sa mère. Cœur battant, le gosse cacha l'ouvrage sous son matelas. De derrière la porte, un bruit de gifle retentit.

— Tu vas arrêter de te foutre de ma gueule ! hurla la mégère. Je te l'ai déjà dit, on ne touche pas à mes affaires !

— Mais maman, j' l'ai pas fait exprès... J' voulais prendre des bonbons.

C'était Johann. Sa voix tremblait, il pleurait, semblait terrifié.

— J' voulais prendre des bonbons ! répéta la folle en grimaçant. Tes bonbons sont dans MON buffet et tu n'y touches pas ! Tu ne t'en approches même pas ! TU M'ENTENDS SALE MORVEUX, TU NE T'EN APPROCHES MÊME PAS !!! TU AS VU CE QUE TU AS FAIT ? MON VASE EST FOUTU ! TU L'AS FRACASSÉ

## COMME JE VAIS TE FRACASSER LA GUEULE !!!

C'en était trop pour Julien. Il bondit dans le couloir et s'interposa entre sa mère et son jeune frère, retenant de justesse le coup violent.

— Arrête maman, arrête ! Laisse-le tranquille !

— Ne te mêle pas de ça ! renchérit la folle en projetant son fils contre un mur.

Julien s'écroula, à demi assommé.

— Pauvre bâtard, je m'occuperai de toi plus tard, dégueula-t-elle.

Traîné par le bras, Johann ne pleurait plus. Il était prêt. Prêt à subir un dernier outrage.

Lucie, dans sa chambre, barbouillait de traits sombres et rageurs ses plus lumineux dessins.



C'était l'été. Lance Armstrong venait de gagner son premier tour de France. Les omnivores classaient le dossier de la vache folle, ouvrant celui du poulet à la dioxine.

Dans son jardin, loin des regards, une femme attachait son gosse sur un piquet de linge. Le soleil tapait déjà, il n'était pas encore midi.

— Voilà, tu savais à quoi t'attendre. Tu as jusqu'à ce soir pour réfléchir à ta connerie, p'tit con !

Johann ne regardait pas sa mère quand elle lui déblatérait ses saloperies. Son regard vide se posa sur les yeux inquiets de son grand frère, spectateur impuissant collé à la fenêtre de la cuisine.

Croisant le regard accusateur de Julien, Rosa Rosa entra dans sa cuisine. Un silence de plomb s'y était installé. Prête à ramasser les éclats du vase brisé, la folle se mit à pleurer.

— Regarde-moi ça... Mon beau vase... Comme si ça ne me suffisait pas d'être mariée à un dingue.

Julien ne bronchait pas. Sa mère s'agenouilla, se mit aux pieds du gosse.

— Julien... Tu penses que je suis une mauvaise mère, hein ? Julien...

L'enfant laissa filer son regard sur les murs blancs. Un vide en lui vint s'installer. Il oublia la présence de son jeune frère, coincé sous un soleil de plomb, n'imagina plus la détresse de sa sœur. Il se laissa juste happer par le néant. Sa mère se redressa, lui caressa les cheveux.

— Tu sais que je t'aime, mon Julien. Tu es si beau... si doux...

Elle déboutonna son corsage, sortit un sein.

— Tu es... mon bébé...

Elle prit la tête frêle pour la porter à sa poitrine. L'enfant posa ses lèvres sur le téton sec. Aucune larme ne parvint à s'échapper de son regard anéanti.



Grand, maigre, blafard, silencieux, Samuel Rosa parcourait, dans un tabac presse, les gros titres des journaux. C'était le début de la deuxième guerre tchéchène. L'armée russe venait d'intervenir face à un groupe d'extrémistes islamistes. Dans quatre jours, vers midi trente, une éclipse totale viendrait couvrir l'horizon.

L'homme prit un quotidien à la mise en page sobre et sérieuse. Son regard s'attarda sur un magazine télé sur lequel était titré : *spécial BD*. Samuel feuilleta le programme. Le patron du bar, sorte d'enflure grasseuse, lui demanda :

— Me dis pas que ta femme t'as payé une télé ?

— Elle aurait pas appris à lire en plus ? se moqua un foutu client. Oh, le phénomène !

Froidement, Samuel Rosa posa ses choix sur le comptoir. Il marmonna, tout en réglant :

— Chez moi, c'est comme ici, y a pas grand-chose qui change.

— Surveille-la quand même, ta femme, fit le patron, plus sérieusement.

Le père de famille resta silencieux. Il compta sa monnaie, et s'en alla.

— C'est pour tes gosses que j' dis ça, renchérit le bout de gras. C'est des bons petits...

Mais Samuel était déjà loin. Le pilier de bar, aux joues rougies par l'alcool, demanda gravement à son dealer de gnôle :

— Si tu sais des choses et si ça t' fait gerber, pourquoi t'appelles pas les flics ?

— C'est pas à moi de m'occuper de ces choses-là, répondit l'autre, du fond de sa lâcheté.



La nuit qui suivit, Julien fit un immonde cauchemar. Sa mère, nue, parée de bracelets d'or, la peau flétrie, grisâtre, le visage maigre et décomposé, entra dans la chambre du gosse endormi, s'immisçant sournoisement par la fenêtre ouverte. Elle tenait à la main une boule de cristal de laquelle émanait une image de Julien. Il semblait s'y reposer, nu, baignant dans le placenta, recroquevillé comme avant son premier jour dans un monde de fous. Les doigts décharnés de la harpie caressaient le globe où s'y reflétait un regard noir, soutenu par un sourire vide de raison. La créature dressa l'objet puis, d'un geste brusque, le fracassa contre le sol.

L'enfant se réveilla, apeuré. Suffocant, peinant à respirer, il se leva, huma l'air par sa fenêtre ouverte, puis descendit se désaltérer. Dans une demi pénombre, il fit couler sur ses lèvres l'eau fraîche du robinet de la cuisine. Alors il se mit à rire, songeant à ses dernières lectures : la momie de Rascar Capac l'avait-elle impressionnée plus que sa propre et terrifiante mère ? Il n'empêche, tout cela ne l'encourageait pas à se recoucher. Il fouilla

le porte journaux qui ne servait qu'à son beau-père, feuilleta le journal de la veille, cherchant quelque sujet susceptible d'intéresser un gamin de son âge.

Ce qu'il vit lui apparut comme une évidence, un don du ciel.



Ce jour-là, l'Inde venait d'abattre un avion militaire pakistanais tandis, qu'enfin, on s'attardait sur le sort tragique des déplacés en Colombie.

Samuel Rosa venait de constater que son antre avait été visitée. Il ne parvenait pas, toutefois, à identifier l'ouvrage manquant. C'était le matin, et déjà on entendait la folle hurler contre ses gosses.

— Mais c'est pas possible, fit le père, gêné par les cris. Elle va la fermer, sa grande gueule ? Oh ! cria-t-il, tu vas te calmer, oui ! ?

— Qu'est-ce que t'as à gueuler dans ton trou ? répondit-elle en entrant dans l'antre interdite. Tu vas me laisser vivre, oui ? Faut toujours que tu fasses chier ton monde !

— Mais putain, je te demande juste de la boucler deux minutes ! Y a pas moyen d'avoir du silence dans cette maison de merde ! Faut toujours qu'on t'entende brailler !

Elle monta le débit vocal d'un cran, la hargne était palpable.

— La boucler ? Et pendant ce temps-là, y a les gamins qui me saccagent tout, mais bien sûr, monsieur préfère se cacher comme un gros con d'hypocrite ! PARCE QUE T'ES PAS FOUTU DE LES ÉDUIQUER, TES GOSES !

— Mais tu m'emmerdes, Rosa, tu m'emmerdes ! On ne peut pas parler avec toi. Faut toujours que tu gueules.

Il s'assit, déconfit, pendant qu'elle continuait de brailler, comme une truie qu'on égorge.

— Ça, pour toi, c'est facile ! Pendant que je me farcis la vaisselle, le ménage, la bouffe, tu te planques avec tes bouquins de



merde !

Elle prit un ouvrage pour le balancer au visage de son mari. Un excès de folie qu'elle regretta aussitôt. L'homme, furieux, se releva et lui balança une série de coups de poing dans la gueule.

La morue s'écroula, calmée.

— Tu ne touches pas à ces livres, t'entends ? Tu ne t'en approches même pas !

Il ramassa l'ouvrage, constata les dégâts, le posa sur une tablette. La femme, agenouillée, se mit à gémir :

— Pardon... pardon...

— Tu me mets à bout, fit-il sans la regarder.

— Pardon...

— Faut en finir, bordel, ajouta-t-il sombrement, faut en finir.

— Pardon, trembla-t-elle dans sa morve.

L'homme restait sombre, poings serrés.

— Tu ne respectes rien. T'es vraiment qu'une merde.

— Mais... c'est Julien... c'est lui qui vient ici... qui prend tes livres...

À ces mots pitoyables, les yeux de Samuel semblèrent sortir de leur orbite. Il prit sa femme par les cheveux, la redressant face à lui, puis lui envoya un violent uppercut au foie suivit un autre à la mâchoire. La salope était KO. Gisant sur le sol, elle tenta douloureusement de reprendre son souffle, ravalant le sang qui lui noircissait les dents. Elle n'avait plus la force d'entendre le murmure pensif de son époux :

— Julien...



Il n'était pas encore midi. Dans la maison régnait un silence de mort. Rosa Rosa, comptant ses abattis, venait de rejoindre sa cuisine. Les lèvres en sang, les yeux gonflés et violacés, elle se rinçait le visage sous un filet d'eau froide. Le petit Johann se mit à

l'observer, se demandant qui était ce semblant de femme. Silencieuse, parée de douleurs, vêtue d'ecchymoses, crachant du sang dans l'évier blanc.

— Qu'est-ce que t'as à me regarder comme ça, toi ? demanda-t-elle. T'as peur de répondre, hein ?

Non, pas de peur. Juste un mystère.

Elle se tourna vers le gosse, le dévisagea un moment et lui dit :

— Dis à ton frère de se méfier...

Puis d'ajouter, vomissant du sang :

— Qu'il se méfie de ton père !

Son visage n'était qu'un rictus.

— **DIS À JULIEN DE SE MÉFIER DE TON PÈRE !**

Johann fut tétanisé, cette sorcière hideuse le terrifiait. Soudain, une assiette éclata contre un mur, près de la folle. Julien se présenta à elle, brandissant un luxueux service en porcelaine.

— T'arrêtes ton cirque ou t'as plus d'assiettes, menaçait-il.

— M... Mais... Julien... bégaya-t-elle.

Le gamin, frondeur, jeta au sol deux autres pièces.

— Julien ! **JULIEN, T'ARRÊTES CE JEU DE CON IMMÉDIATEMENT !**

— Et qu'est-ce que j'aurai comme récompense ? demanda-t-il, frondeur. J'aurai encore le droit de te sucer les nichons ?

— **JULIEN !!!**

Une autre assiette explosa.

— Et pourquoi moi, tu ne m'attaches jamais ? Pourquoi c'est toujours Johann qui est tout seul sur tes poteaux ?

La mère n'en revenait pas.

— Parce que tu crois que c'est un jeu ? Mais tu vas y aller au poteau, et tu vas y passer la semaine, crois-moi !

Le gamin cassa tout ce qu'il put avant de se laisser attraper, gifler et mener au dehors. Il n'opposa aucune résistance.



Il allait être midi trente. Nombre d'Européens, beaucoup de Français, s'apprêtaient à chausser leurs lunettes protectrices, la plupart vendues avec leurs journaux. D'autres avaient récupéré le verre fumé d'un masque de soudure. Certains sortaient de leur lieu de travail. D'autres s'étaient réunis sur des terres dégagées. La secte du soleil venait de se former.

— Qui es-tu, pour te permettre ça ?

La voix de Julien n'était pas encore parfaitement assurée. Sa mère finissait de serrer les liens, son visage écœurant cracha ses dernières absurdités.

— Je suis ta mère, ne l'oublie jamais ! J'ai tous les droits sur toi, t'entends ? Tu m'appartiens !

Elle fit un dernier nœud avant d'ajouter :

— Voilà, il ne reste plus que j'attache ton imbécile de frère. Tu le verras de près, cette fois. Tu n'oseras même plus le quitter des yeux quand la nuit viendra.

— C'est moi qui décide de la nuit, rétorqua Julien avec une surprenante autorité. Qui es-tu pour douter de ça ?

— Tu vas arrêter, oui ? Tu deviens aussi cinglé que ton beau-père, ma parole !

Julien alors, comme son héros de papier, se mit à parler, haut et fort... comme pour être entendu des cieux.

— Ô puissant soleil, ô astre souverain ! Écoute ma prière et montre à cette femme, qui se prétend ma mère, que tu m'obéis en tout point !

Rosa Rosa fit un pas en arrière. Ses pensées imbéciles convergèrent vers l'idée que son pauvre fils était devenu fou.

— Ô sublime Pachacamac, je t'adjure de manifester ta toute puissance !

Dans la chambre du gosse, Samuel Rosa venait de mettre la main sur un reste de journal soigneusement découpé. L'instant d'avant, il avait retrouvé cette aventure du reporter à la houppette qu'il aimait tant. Il avait quitté la pièce en silence, intrigué par cette voix enfantine provenant du jardin. Une voix qui déclamait

avec ferveur une complainte qu'il connaissait.

— Ô puissant soleil, montre-lui ! Montre à cette femme, par un signe tangible, que tu ne veux plus de cette violence ! Montre-lui comme tu en as assez de cette folie !

La petite Lucie était sortie, Johann l'avait suivie. Tous deux devinrent spectateurs d'un rêve éveillé, d'une illusion prodigieuse. Le soleil, tel un esclave du dieu enfant, déclina ses rayons, voila sa lumière.

— Merci, merci ô astre souverain, fit Julien, traversé de bonheur. Merci ô soleil ! Tu as entendu ma prière, voici que tes rayons déclinent.

Jamais les gosses n'avaient autant souri. Jamais le bonheur ne leur parut si proche. La mère était abasourdie, terrorisée par la grandeur de cet acte.

— Mais... Mais qu'est-ce qui... Je deviens folle... C'est de la sorcellerie !

— Ô puissant soleil, ô sublime Pachacamac ! Voile à jamais ta lumière pour les yeux de cette femme qui n'a su nous aimer ! Que ta sentence soit sans appel, **QUE CETTE FEMME SOIT PLONGÉE DANS L'OBSCURITÉ !**

— Non ! hurla-t-elle. Noon ! Julien ! Mon Julien, je t'en supplie ne fais pas ça !

Aux yeux de Rosa, la vie n'était plus qu'ombres.

— Pardonne-moi, pleura-t-elle. Je serais bonne, digne de toi !

L'éclipse était totale. Midi trente, il faisait nuit noire. Julien demanda à sa mère :

— Tu ne nous frapperas plus ? Tu ne crieras plus ?

— Je te le promets, fit-elle, agenouillée, repentante. Pardonne-moi.

— Tu nous écouteras quand on a mal ?

— Je te le promets...

— Tu nous consoleras quand on sera triste ?

— Oui...

— Tu joueras avec nous quand on sera gai ?

— C'est promis... promis.

— Tu nous laissera prendre des bonbons ? glissa Johann, amusé.

— Je vous le promets, dit-elle en larmes. Rendez-moi la lumière, je vous en supplie... Je serai digne... Rendez-moi la lumière...

Samuel Rosa commençait à entrevoir les silhouettes mutantes d'une nouvelle existence.

— De grâce, Julien, supplia la femme en pleurs. Fais que le soleil luise à nouveau. Je tiendrai mes promesses... Je serai une bonne mère... Je te le promets, je serai une bonne mère...

— J'ai confiance en ta parole. Sois rassurée, je vais ordonner au soleil de réapparaître. Ô soleil, puissant astre du jour ! Je t'en conjure, sois clément ! Aie pitié de cette femme, et que ta lumière réapparaisse !

Comme par enchantement, la lune s'éclipsa, redonnant son éclat à l'astre lumineux. Les gosses applaudirent, hurlèrent leur bonheur. Julien fut détaché, sa mère le prit silencieusement dans le creux de ses bras et le porta jusque la maison. Johann et Lucie l'acclamèrent.

Une nouvelle vie pouvait enfin commencer.



Dans la demi obscurité du sous-sol, Julien rangea délicatement le précieux livre. Il n'en revenait toujours pas, tant l'aventure l'avait ébloui. Il en aurait volontiers dévoré une autre mais s'avouait chanceux de ne pas avoir été intercepté par son beau-père. L'enfant hasarda quand même son regard sur quelques titres alléchants quand, surgissant de la pénombre, Samuel Rosa apparut.

Le gamin, terrorisé, chercha ses mots.

— Je... Je m'excuse... J' te promets, j'ai rien abîmé...

L'homme restait silencieux, corps tendu face aux étagères. Il dévisageait le gosse. L'angoisse de Julien se mit à grandir, le sol semblait se dérober sous ses pieds.

— J' les ai pas abîmés, tu sais...

L'homme laissa filer de longues secondes avant de demander, enfin :

— Ce livre, que tu a pris, tu l'as aimé ?

— Oh oui. Oh que oui ! Je l'ai tellement aimé...

— Moi aussi... tellement aimé...

Un silence inédit s'installa, tel un murmure. L'enfant prit une grande inspiration avant de demander, d'une toute petite voix :

— Papa ?

— Oui ?

— On a marché sur la lune, il est bien ?

— Oui. Je suis sûr que tu l'adoreras... toi aussi.